



Cet extrait est offert par



Bayard Jeunesse
Éducation



DOSSIER
LA NOUVELLE

Écrite par Florence Cadier

Illustrée par Charlie Bonneson

La guerre de Léon et Jeanne

Janvier 1944

La neige est tombée, quelques flocons épars sur un sol détrempé par des semaines de pluie. Une lourde gadoue colle aux pieds, le froid est accentué par le vent du Nord. Dans les maisons, dans les appartements, impossible de se réchauffer malgré les couvertures empilées sur les lits, les chandails enfilés les uns sur les autres. Le bois, le gaz, la nourriture, tout manque en cet hiver glacial. Les nazis, en conquérants du pays, réquisitionnent ce dont ils ont besoin. À Saint-Lô, dans la Manche, les habitants supportent les occupants depuis près de cinq ans. Certains en tirent profit, d'autres ont choisi de lutter.

Léon a senti la colère monter lentement en lui. Il a d'abord entendu ses parents, Roger et Rose, traiter les vainqueurs de "sales Boches" "Chleuh" ou "Fritz". Les premiers temps, trop jeune pour comprendre, il se contentait d'écouter.

À 15 ans, aujourd'hui, il est prêt à s'engager dans la lutte armée. Mais à son âge, on reste chez soi, lui ont répondu ses parents. Il est trop jeune pour se battre. Comment faire ?

Ce soir du 18 janvier, Léon, engoncé dans un manteau beaucoup trop petit pour lui, un bonnet enfoncé sur la tête et la bouche cachée par une écharpe, va rejoindre Jeanne, son amoureuse, une jolie brune aux yeux noirs et au caractère bien trempé, qu'il a connue à l'école communale.

Avec Jeanne, c'est "à la vie, à la mort". Dès que la guerre sera finie, ce qui ne saurait tarder d'après Radio Londres, ils partiront tous les deux vivre ailleurs. Cherbourg, Caen, Rouen, tout plutôt que de rester dans cette ville. Ils veulent fuir les mauvais souvenirs pour en construire des nouveaux, fuir la famille de Jeanne, que Léon déteste.

Germain et Lucienne, grâce à leur potager, leurs poules et leurs canards, vivent du marché noir et fricotent avec les nazis. Jeanne lui a raconté les soirs où des soldats frappent à leur porte pour se ravitailler. Germain sort une bonne bouteille du buffet, Lucienne leur prépare un panier de victuailles et, tous ensemble, ils trinquent à la victoire.

La honte ! Dans ces moments-là, la jeune fille se calfeutre dans sa chambre et refuse de les saluer.

Léon arrive dans la rue de Jeanne et marche jusqu'au petit bois qui se trouve tout au bout. Là, à l'orée, les amoureux ont leur repaire : une vieille cabane abandonnée, celle du père Gaston, mort depuis longtemps. Ils doivent être très prudents quand ils s'y rendent, car on peut la voir depuis le potager et la cuisine des parents de Jeanne. S'ils s'apercevaient qu'elle fréquente un garçon, Jeanne n'est pas sûre de leur réaction...

Discrètement, Jeanne entre dans la cabane. Dans un coin, un fauteuil usé, deux chaises dont la paille n'est plus qu'un souvenir et une table à trois pieds. Un tapis râpé protège les amoureux de l'humidité du sol en terre battue.

- Léon ! Je suis là.

Léon serre Jeanne dans ses bras, l'embrasse tendrement.

- Je ne peux pas rester longtemps, murmure-t-elle. Y a des Boches à la maison. J'ai promis d'aider ma mère à nettoyer le poulailler quand ils seront partis. Si elle apprend que je suis dehors avec toi, elle va m'enfermer dans ma chambre. Tiens, j'ai pu prendre quelques œufs pour toi. Toujours ça de moins pour les Allemands.

- T'es pas leur bonne !

La jeune fille se renfrogne :

- Que veux-tu que je fasse ? C'est ça ou je reste clouée à la maison ! T'as pas compris qu'en les aidant, j'endors leur méfiance ?

Léon prend sa main et la rassure :

- Dans quelques mois, on sera libres. Et on partira.

- Comment peux-tu en être sûr ?

- Une intuition !

- Va savoir, réplique Jeanne. Demain, je vais à Caen voir ma tante et lui porter du ravitaillement. On y restera deux jours. On se voit samedi, même heure ?

Les amoureux se lovent l'un contre l'autre pendant de longues minutes. C'est toujours un déchirement de se séparer. Quand Jeanne pousse la porte de la cabane, Léon a les larmes aux yeux. Un mauvais pressentiment l'envahit. Que leur réserve cette guerre ?

C'est le moment de rentrer, il ne faut pas que les parents de Jeanne le voient sortir de la cabane. Léon se hâte, la nuit tombe, le vent s'engouffre dans la rue. Soudain, un homme surgit. Léon recule. Que lui veut cette personne? Il veut courir mais l'homme le retient par la manche.

– T'es bien Léon, le fils de Roger le maçon?

L'individu porte une casquette, posée bas sur le front. Une barbe cache sa bouche. Dans l'ombre, Léon distingue avec peine ses traits.

– Euh, oui, répond-il, hésitant. Pourquoi?

– On m'a dit que tu étais fiable. Ne me demande pas qui. J'ai une mission à te confier. Personne d'autre n'est disponible.

Léon a les jambes qui tremblent, son cœur bat à tout rompre.

– Une mission? Pour qui?



– Un réseau du coin. Juste des papiers à porter à Cherbourg. Moi, je ne peux pas, les Boches m'ont à l'œil.

Les yeux de l'homme furèrent, tentant de percer l'ombre.

– J'ai pas le temps d'attendre que tu te décides. T'as la trouille? Laisse tomber, alors.

– Non, se précipite Léon, c'est d'accord. Je dois les déposer où?

– 15, rue des Cordiers. Dans une boîte aux lettres au nom de Martinot. Retiens tout ça par cœur. Si les Fritz te contrôlent, tu dis que tu vas voir de la famille.

– Compris, dit Léon en affermissant sa voix.
– Moi, c'est Gus. T'as pas besoin d'en savoir plus. On se revoit dimanche, même endroit, même heure. Si je ne suis pas là, tu files. C'est que j'ai eu des ennuis.

L'homme lui tend une enveloppe épaisse.

– Fiche ça sous ton manteau. Ensuite, cache-le dans une valise, sous des vêtements, dans du papier journal. Bonne chance.

Léon ne sait plus quoi penser. Il a tant rêvé de rejoindre la résistance! Et cela devient réel. Le danger va l'entourer, l'épier.

Mais comment se rendre à Cherbourg sans risque alors que la région fourmille de soldats allemands? Il faut trouver le moyen de demander conseil à son père, Roger, sans lui en dire trop.

Finalement, c'est inutile. Roger doit emprunter une bétonnière à un collègue qui travaille à Cherbourg. Léon propose de l'accompagner, officiellement pour rendre visite, pendant quelques jours, à sa tante. Il ne peut pas prévenir Jeanne qu'il ne sera pas à leur rendez-vous, samedi soir, mais il est sûr qu'elle comprendra.

Dans sa valise en carton bouilli, coincé sous une chemise et un gilet de laine, le pli, entre deux pages du journal *Le Réveil de la Manche*, semble invisible. Léon glisse son bagage sous le siège avant. Se rendre à Cherbourg leur prendra la journée: les routes sont cahoteuses, les barrages d'Allemands nombreux.

Au premier arrêt, la camionnette de Roger passe sans problème. Les soldats leur demandent juste leurs papiers. Aux trois suivants, la tension monte: les voix des sentinelles se font plus rudes, leurs mitraillettes sont pointées sur eux.

Juste avant Cherbourg, des sacs de sable et des barbelés se dressent sur la route. Les véhicules passent au compte-gouttes. Les mains agrippées à son siège, Léon fixe un point devant lui pour ne pas laisser la panique l'envahir.

– Surtout, reste calme, l'incite son père. Il ne faut pas montrer que tu as peur.

– *Halt!* crie un jeune soldat. *Raus aus dem Wagen!**

*Stop! Sortez de la voiture!

Deux autres les expulsent sans ménagement du véhicule. Ils fouillent l'arrière, regardent dans la bétonnière, sortent les valises, les ouvrent, soulèvent des vêtements, posent le journal sur un siège. L'un d'eux, qui parle un peu français, explique que des terroristes ont dynamité une ligne de chemin de fer. Ils sont activement recherchés et chaque voiture est passée au crible.

Quand la camionnette redémarre, le cœur de Léon se desserre, il l'a échappé belle. Ensuite, ils entrent dans Cherbourg sans difficulté. Roger dépose son fils près du port.

– Tu te débrouilleras pour rentrer? Il y aura bien un train dans la semaine. Sinon, tu restes chez ta tante jusqu'à ce que je revienne te chercher. Les lignes téléphoniques ne sont pas encore coupées, je t'appellerai pour savoir.

Après avoir erré longtemps dans la ville, vérifiant qu'il n'était pas suivi, Léon trouve la rue des Cordeliers, pénètre sous le porche, déniché la boîte aux lettres, y dépose le courrier. En jetant un coup d'œil avant de filer, il pense: "C'était simple. J'ai eu de la chance."

Soulagé de n'avoir rencontré aucun obstacle, il prend un omnibus jusque chez sa tante.

– Léon! Quelle belle surprise, l'accueille-t-elle. Tu n'as pas de problème, au moins?

Une fois rassurée, elle profite de la présence de son neveu. Survivre seule s'avère compliqué en ces temps de guerre.

– Une ligne de chemin de fer a sauté, il y a deux nuits. Les Boches ont pris des otages et parlent de les fusiller! Ils veulent mettre un couvre-feu. Mon Dieu, quand cela cessera-t-il?

– J'ai entendu parler d'un débarquement et...

– Chut! impose Martine. On pourrait te prendre pour un de ceux qui résistent. Et je ne donne pas cher de leur peau.

Léon tire parti d'un ciel dégagé pour couper et rentrer du bois, enlever les mauvaises herbes du potager. Il lui faudra reprendre la route le dimanche, attraper un train, le seul qui roule dans la semaine. Il a hâte de rendre compte à Gus de la facilité avec laquelle il a mené sa mission. Et Jeanne occupe ses pensées, il se languit d'elle.

Samedi, Jeanne et ses parents sont revenus de Caen. Pour la jeune fille qui déteste voyager avec eux, le trajet était une corvée. Les sourires aux soldats, les passe-droits aux barrages la révoltent. Une fois arrivée à la maison, elle se réfugie dans sa chambre.

– Jeanne! Descends tout de suite! crie Lucienne, sa mère. Le commandant et son aide de camp désirent te saluer.

C'est un ordre. Pas question de discuter sous peine d'être confinée à la maison. Sa mère brandit toujours la même punition. Il vaut mieux endormir la vigilance de ses parents, pour s'échapper et voir Léon de temps en temps.

Elle ouvre la porte du salon. Deux officiers de la Wehrmacht sont assis près de la cheminée, un verre à la main. Ils se lèvent à son entrée et le plus jeune la salue d'une courbette raide. Jeanne répond par un hochement de la tête.

– Enfin vous voilà! Bonjour, Mademoiselle! dit le plus âgé en lui baisant la main.

Jeanne a un sursaut de dégoût. Elle ne dit mot et prend place sur une chaise, loin d'eux. Lucienne virevolte dans la pièce, leur proposant des tartines de pâté en apéritif. Son père les observe d'un air satisfait, la poche certainement remplie de billets de banque.

– Kurt veut t'inviter à un concert donné par un pianiste allemand, explique-t-il, en désignant le soldat le plus jeune. Dans une semaine. Qu'en dis-tu?

Rien. Jeanne n'a rien à répondre et Lucienne prend cela comme un acquiescement. Cela arrangera encore plus ses affaires. Kurt la remercie. La jeune fille affiche un vague sourire forcé.

Une heure plus tard, à la nuit tombée, Jeanne ouvre sans bruit la porte arrière donnant sur le jardin. Elle se faufile jusqu'au petit bois, dans leur nid d'amour secret. C'est samedi soir. Elle a si hâte de retrouver Léon!

Il fait froid et l'attente est interminable. Le moindre bruit la fait sursauter, elle espère... Mais seuls des animaux passent, ou le vent dans les branches.

Elle finit par se faire une raison. Ce soir, Léon ne viendra plus. Elle lui laisse un mot, caché sous le pied d'une chaise comme ils en ont convenu. Puis Jeanne rentre chez elle, un poids de tristesse dans le cœur.

Le lendemain du rendez-vous manqué, à la nuit tombée, Léon guette son amoureuse dans la vieille maison. Il a lu son mot; elle y écrit qu'elle essaiera de passer ce soir. Il regarde les fenêtres éclairées de la maison de Jeanne, tente d'apercevoir sa silhouette. Puis, une moto allemande s'arrête devant le portail et un soldat s'engouffre dans le vestibule. Toujours pas de Jeanne. Léon prend un papier, un crayon dans sa besace et lui laisse à son tour un message.

Sur le chemin du retour, il se faufile dans la rue. Gus est là. Cette fois, il a rasé sa barbe.

– C'est bon? demande-t-il sobrement.

– Fait, répond Léon.

– Un des nôtres est repéré, je vais devoir disparaître quelque temps. Mais es-tu prêt pour une autre mission, plus risquée que la précédente?

Léon n'hésite pas. Gus reprend:

– Des munitions à porter à des camarades, en forêt de Cerisy. Les Boches sont sur les dents en ce moment.

– Mais... Comment je les cache? Et si je suis pris?

Silence. Gus le regarde longuement.

– Si tu es pris par les Chleuh, faut que tu tiennes au moins une journée, pour que les copains puissent se cacher.

Léon a du mal à réaliser ce que cela sous-entend. Mais il a entendu parler des tortures subies par les résistants. Il préfère ne pas y penser.

– Tu prendras une bicyclette, comme si tu allais te balader en forêt. Je t'ai préparé une sacoche, tu y fourres tout ce dont t'as besoin pour la journée et une grosse miche de pain. Dans la mie, tu caches les balles, reprend Gus.

– Et je rencontrerai qui pour remettre le colis?

– Les gars te trouveront, ils savent que tu vas venir. Mais tu devras rester avec eux pendant quelques mois: pas question que tu repartes en sachant où ils se terrent.

– Mais... ma famille... s'ils ne me voient pas revenir...

– Ton père est au courant de cette mission. C'est un de nos amis!

– Papa?

– Oui, c'est lui qui nous a parlé de toi.

Léon n'est pas si surpris que ça. Roger a toujours montré, plus ou moins ouvertement, son aversion pour les Allemands. Le jeune homme est fier que son père ait pensé à lui, il est honoré par cette marque de confiance.

Mais Jeanne, alors? Comment la prévenir de son absence? Faut-il qu'il lui laisse un autre message, pour la supplier de l'attendre?

Pas le temps d'y réfléchir, Gus lui confie une sacoche et, au fond, une boîte en carton: les munitions!

– Merci, Léon, on compte sur toi, dit le résistant en lui serrant la main.

Le lendemain, dès l'aube, Léon jette un œil vers la maison de Jeanne. La moto allemande est toujours là. Il ne prendra aucun risque. Il monte sur sa bicyclette et, prenant des sentiers loin de routes où il risque de rencontrer des barrages allemands, il file vers la forêt.

La veille, son père l'a aidé à cacher la boîte de munitions. C'est un taiseux, Roger, et ils n'ont pas échangé plus de dix mots. Mais quand son père l'a serré dans ses bras, Léon a su qu'il était fier de lui.

Rose, sa mère, lui a préparé un sandwich pour la route. C'est sa façon de lui dire de prendre soin de lui. Elle non plus n'a rien dit, elle a compris.

En chemin, Léon sifflote gaiement, ça l'aide à masquer sa peur. La journée promet de laisser apparaître un soleil pâle. Les bords des fossés sont glacés, les chemins de terre gelés, mais le givre scintille dans les champs.

Une ou deux fois, Léon se cache dans des allées de forêt, au bruit de véhicules. Ce ne sont que des guimbarde de paysans du coin.

Là, devant lui, deux jeunes gens jaillissent d'un bois, bloquent son guidon. Ils devaient être cachés depuis un moment, pour l'attendre. Il ne les a pas entendus arriver. Ils sont armés et Léon a un sursaut d'appréhension.

– Pourquoi tu viens te balader dans le coin, gamin? interroge le premier, à la voix autoritaire. Une longue barbe brouille ses traits.

– C'est Gus qui m'envoie, répond Léon dans un souffle.

– T'as la marchandise? demande un garçon un peu plus vieux que lui.

Léon sort la grosse miche de pain de sa sacoche. Le Résistant la déchiquette puis dit avec un grand sourire :

– Ah ! Merci ! Tu n’as pas été suivi, au moins ?

– Je n’ai pris que des chemins détournés, j’ai pas vu un seul Boche.

– Bravo, mon gars, rétorque le barbu. Bienvenue dans notre camp. Si j’ai bien compris, tu es là pour un moment. Viens, on va te faire visiter.

Le campement est sommaire. Quelques tentes ici et là, recouvertes de branchages pour camoufler la toile claire, des planches clouées dans des arbres servant de postes d’observation et un feu au-dessus duquel est suspendue une marmite.

Une vingtaine d’hommes vivent ici : certains lisent, d’autres écrivent ou font des exercices physiques. Léon est chaleureusement accueilli, ça le reconforte. Car ces semaines à venir sans voir Jeanne lui pèsent. Il ne lui a donné aucune explication. Que va-t-elle penser ?

Toutefois, Léon s’accroche à l’espoir qu’elle comprendra. Ils s’aiment, il doit lui faire confiance.

Léon est fier et heureux d’être parmi ces compagnons. Il se sent soudain grandir d’être accepté dans un groupe de combattants. Oui, il en rêvait, mais ne pensait pas que cela pouvait devenir réel.

Maintenant, il fait partie de cette famille de résistants, contre l’occupant, pour la liberté. Oui, il en est certain, quand elle l’apprendra, Jeanne le comprendra.



Pendant huit longues soirées, Jeanne a espéré la venue de Léon. En vain. Elle a traîné près de chez lui, sans le voir et n’a pas osé frapper à la porte. La famille de Jeanne n’est pas bien vue dans le quartier. Qu’est-il devenu ? L’angoisse étreint son cœur, elle a du mal à respirer.

Le vendredi soir, comme chaque fin de semaine, les officiers allemands viennent chercher leurs victuailles. Et le lendemain, Kurt désire l’emmener à un concert. Ça, elle ne l’a pas oublié.

Jeanne se terre dans sa chambre, mais sa mère l’appelle :

– Jeanne ! Descends ! Kurt veut te parler.

Jeanne refuse de bouger. Elle est assise sur son lit et une insondable tristesse l’envahit. Où est Léon ?

À nouveau, sa mère l’appelle :

– Tu arrives ? Ou je viens te chercher.

Jeanne n’ira pas, il n’est plus question d’accepter ce qu’elle exècre.

Quand Lucienne, furieuse, surgit dans sa chambre et la somme de lui obéir, Jeanne se redresse, sûre d’elle :

– Jamais ! Jamais plus je ne vous obéirai. Je déteste les Allemands, je hais votre trafic. Et le concert, tu peux lui dire que je n’y mettrai pas les pieds.

Sa mère manque de s’étrangler !

– Et pourtant, rétorque-t-elle, grâce à eux, tu vis mieux, tu es protégée. Il faudra bien t’habituer à leur présence.

Jeanne blêmit. Sa décision est prise, elle doit quitter le foyer de ses parents. Aller vers ce que sa conscience lui dicte.

Mars 1944

Même si Léon l’a un peu espéré, il n’a toujours pas l’autorisation de quitter le camp. C’est trop dangereux, les nazis sont nerveux, leurs effectifs ont augmenté, les soldats surveillent les routes, les chemins, les villes et villages. On parle de plus en plus d’un débarquement, mais où, quand ? Aucune information n’a encore filtré.

Il rêve de retourner chez ses parents, de revoir Jeanne. Il a pu passer un message à sa propre famille par l’intermédiaire d’un résistant. Mais elle ? À cause de ses parents collabos, il n’a pas trouvé de solution.

Heureusement, et ça lui permet de tenir le coup, il se lie d'amitié avec un autre garçon. Fred a deux ans de plus que lui, il est aguerrri aux attaques contre les convois allemands. Lui aussi se languit de sa famille, dans ce camp peuplé d'adultes. On les emmène parfois dans des sabotages contre les troupes du Reich, mais ils sont assignés à la surveillance, près des camions. Entre ces missions, Léon apprend à manier des armes, à réagir aux manœuvres de l'ennemi, à conduire un véhicule léger. Fred, très bon tireur, le conseille :

– Plus haut, ton bras, quand tu tiens le revolver. Souple, ton poignet. Ne réfléchis pas, sois sûr de toi.

Léon fait de rapides progrès. Il devient bientôt aussi habile que son ami.

Le froid, la boue, les gardes de nuit, le manque de nourriture et de sommeil les perturbent. Récurer les gamelles, surveiller la cuisson des repas, creuser des trous qui serviront de latrines, devient leur quotidien entre les sorties où ils sont mis à l'épreuve.

Avril 1944

Le printemps et l'espoir de jours meilleurs leur donnent de l'énergie.

– Tu as entendu les chefs, l'interpelle Fred. C'est pour bientôt.

– Cette fois, pas question de nous laisser au camp. On y va tous.

L'excitation est à son comble dans le camp. C'est confirmé, le débarquement ne va plus tarder. On parle de juin.

Pour la première fois, les deux amis vont participer à une mission dangereuse. Au lieu de se contenter de surveiller les voitures, ils allumeront des feux dans un pré pour qu'un avion anglais puisse atterrir et livrer des armes.

C'est risqué, les soldats allemands peuvent intervenir à tout moment. En montant dans la camionnette conduite par Fred, Léon a un haut-le-cœur. Et s'il mourrait lors de cette opération sans avoir revu Jeanne ? Les larmes lui montent aux yeux, mais il les essuie d'une main rageuse.

Le champ qui doit accueillir l'avion se trouve à quelques kilomètres de leur camp. Ils traversent un village, un ou deux hameaux, dont les maisons ont les volets fermés. Un chien aboie et poursuit la voiture.

La prairie est entourée d'arbres et d'un petit bois plus dense au nord. Les hommes s'y postent à couvert, mitraillettes prêtes à tirer. Un groupe de quatre se prépare à allumer, avec des torches, les feux de branchages. Au loin, on entend l'avion arriver.

“Pourvu que ça n'éveille pas l'attention des nazis”, pense Léon. Lui doit s'occuper des deux premiers feux ; Fred, des suivants ; et deux autres résistants, de ceux qui sont dressés à l'opposé.

Quand le responsable de la mission lève la main, tous s'élancent et courent dans le pré, ce n'est plus le moment d'hésiter. Même le bruit d'un camion qui passe au loin ne les dérange pas.

Soudain, les quatre jeunes gens lèvent la tête, s'arrêtent un quart de seconde. Un tir de mitraillette résonne dans le silence de la nuit. D'où vient-il ? Qui tire ? Léon observe Fred, qui lui fait signe d'allumer son tas de bois. Les compagnons, à l'opposé, font de même.

Mais alors, les balles commencent à fuser autour d'eux. Un des garçons, Pierre, s'écroule, puis c'est au tour de Fred. Léon s'élanche vers son camarade :

– Fred ! Ça va ? Tu es blessé ?

– Au bras, mais ça va. Sors-moi de là, vite.

Léon l'aide à se relever et tous deux se précipitent vers le petit bois. Les éclairs des mitraillettes de leurs camarades leur indiquent le chemin.

– Pourvu qu'ils ne nous tirent pas dessus, murmure Léon.

Arrivés sains et saufs dans les fourrés, tous se réfugient dans les camionnettes. Léon bande le bras de Fred.

– Il faut fuir rapidement, on risque d'être encerclés si d'autres soldats arrivent.

– Et l'avion ? questionne Léon.

– Le pilote comprendra quand il ne verra que deux des feux allumés.

Quelques détonations résonnent encore dans le champ, alors qu'ils démarrent à toute allure. Ils roulent dans la nuit noire, sans phares, vérifiant sans cesse si les nazis les suivent. Non, ils les ont semés.

– Et Pierre, il est tombé? demande Fred.
 – Mort, répond le quatrième garçon chargé d’allumer les feux.
 Le silence s’installe dans l’habitacle. Jusqu’à l’arrivée dans le camp.
 – Nous avons pu prévenir des infirmières de la Croix-Rouge par radio,
 prévient le chef. Elles nous attendent pour soigner Fred.

S anglées dans leur uniforme, deux jeunes femmes, penchées sur leur trousse de secours, se tiennent près d’une tente dédiée à l’infirmierie.

Léon, occupé à soutenir Fred qui menace de s’évanouir, n’y prête pas attention. Du moment qu’elles retirent la balle fichée dans le haut du bras de son ami, avant que cela s’infecte.

Ils entrent dans la tente. Le jeune homme aide Fred à s’allonger.

– Léon! C’est toi!

Cette voix! Il n’ose y croire.

– Léon!

Cette fois, il se tourne et la dévisage. C’est bien elle, Jeanne, un peu plus mûre que dans son souvenir, plus mince peut-être. Elle l’observe, rougit un peu, puis lui sourit. L’émotion est forte, elle qui s’était persuadée qu’elle ne le reverrait jamais.

– Jeanne, que fais-tu ici? Tes parents? Que s’est-il passé?

– C’est une longue histoire, je te raconterai plus tard. Pour le moment, je dois m’occuper de ton ami.

Léon se plante dans un coin et l’observe. Elle prend une fine pince de métal, demande à sa comparse de tenir fermement Fred, et sans hésiter, plonge l’outil dans la blessure, avant d’en extraire la balle. Fred serre les dents, mais laisse échapper un long gémissement.

– Tout va bien. Dans quelques jours, tu pourras à nouveau te servir de ton bras, le rassure Jeanne. La balle n’était pas enfoncée profondément.

Elle s’éponge le front. Puis elle bande solidement le blessé. Quand elle cherche Léon du regard, celui-ci a disparu. Elle sort de la tente pour le chercher, quand une main la retient pour l’emmener à l’écart. Sans un mot, Léon l’enlace et ils s’embrassent tendrement.



– Enfin, te voilà! lui murmure-t-il.
 – J’ai eu si peur de te perdre, répond Jeanne.

– Donne-moi des nouvelles de Saint-Lô. As-tu aperçu mes parents? Et les tiens?

Jeanne se tait.

– Tu as des mauvaises nouvelles? interroge Léon, inquiet. Papa? Maman?

– Je ne les ai pas vus car je ne suis pas revenue chez moi. En tout cas, ils ne sont pas venus à l’hôpital. Je suis logée à la Croix-Rouge depuis le début de mon apprentissage d’infirmière. J’ai fui la maison peu après ton départ. Je suppose que mes parents ont continué à fricoter avec les Allemands. Que vont-ils devenir à la fin de la guerre?

– Je n’en sais rien. Pour le moment, la priorité, c’est de combattre. On doit encore se séparer!

– Mais on se retrouvera. Je vais rejoindre mon équipe. Et toi?

– Je vais suivre les résistants et assurer à l’arrière la venue des soldats du débarquement.

Se séparer à nouveau est cruel.

– À très vite, mon amour, lance-t-il, les larmes aux yeux, en la regardant partir dans son ambulance. Prends soin de toi.

Juin 1944

Le 6 juin, les troupes alliées débarquent sur les plages de Normandie. Les résistants viennent en appui des soldats. Le camp de Léon est en

place sur la côte de Vierville-sur-Mer. Du haut d'une dune libérée par les alliés, Léon est anéanti par la vision de ces jeunes hommes qui s'écroulent dans le sable.

Les Allemands, retranchés dans les derniers bastions fortifiés, mitraillent sans relâche. Léon est pris d'un vertige, mais tire sans discontinuer pour essayer de protéger les soldats américains qui avancent vaillamment.

- Fred, on ne pourrait pas se rapprocher?
- Impossible, tu veux y laisser ta peau? rétorque son ami.
- Quelle boucherie! murmure Léon.

Léon se bat avec acharnement. Il sait que ces images d'explosions, de corps qui tombent sur la plage, d'hommes qui ont à peine le temps de descendre des barges avant de mourir, resteront à vie dans sa mémoire. Il ne tient que grâce à la conviction de revoir Jeanne.

De son côté, Jeanne n'a pas une minute pour se reposer. Un hôpital de campagne a été monté près de la plage de la Madeleine. Des chars amphibies ont débarqué, mais à deux kilomètres de l'endroit prévu.

- C'est une chance pour les soldats, souligne l'infirmière en chef. Peu de défenses allemandes dans cette zone. Préparez-vous à recevoir les blessés venant du secteur de Vierville-sur-Mer.

Jeanne ne sait pas comment elle tient. Les soldats affluent, les plus grièvement blessés sont opérés dans l'heure. Les valides, moins atteints, lui racontent ce qu'ils ont vécu sur les plages du débarquement: un carnage. Parfois, elle leur demande s'ils ont croisé un jeune résistant nommé Léon, mais aucun ne se souvient. Trop de monde, trop de tension. Parfois même, les soldats ont du mal à retrouver leur régiment.

- Dans la nuit du 5 juin, lui confie un tout jeune homme dont un bras est en écharpe, un parachutiste a atterri sur le clocher de l'église de Sainte-Mère-Église. On m'a dit qu'il a été fait prisonnier par les Allemands cachés là.

- Un ambulancier passe la tête par l'ouverture de la tente:
- Une missive pour une certaine Jeanne.

Elle se précipite, le cœur battant. Que va lui apprendre ce mot? Elle se rassure, c'est l'écriture de Léon. Vivant.

"Mon amour, j'ai hâte de te retrouver. Je te préviens dès que je peux me libérer. J'aimerais tellement te serrer dans mes bras. Et voir mes parents. Prends soin de toi. Léon"

Juillet 1944

Jeanne reçoit une nouvelle missive. Léon pense pouvoir faire un saut à Saint-Lô, le 30 juillet.

Jeanne a pu se libérer. Elle n'a pas compté son temps, soignant sans relâche les blessés, et jamais une plainte; l'infirmière en chef ne peut lui refuser une journée de liberté!

Les deux jeunes gens se retrouvent à quelques pas de la maison des parents de Léon. Ils s'embrassent passionnément, s'accrochent l'un à l'autre.

- Tu es vivant! murmure Jeanne.
- On est chanceux! réplique le jeune résistant qui a vu tant de compagnons tomber sous les balles.

Quelques minutes plus tard, les parents, stupéfaits, les voient arriver dans leur jardin.

- Léon! explosent-ils de joie. Vivant, tu es vivant. Mon Dieu, mais que tu as changé.

Puis ils embrassent tendrement Jeanne, qu'ils accueillent avec plaisir.

- Nous sommes fiers de vous deux, ajoutent-ils en remarquant son uniforme d'infirmière.

Après avoir évoqué la guerre, leurs missions, leur vie, leurs projets devant un café, Jeanne propose à Léon:

- Accompagne-moi chez mes parents, je n'ai pas envie d'y aller seule.
- Rose et Roger se regardent en coin. Mais Jeanne n'ose les interroger. Elle pressent leur réponse.

Les volets sont clos, le potager en friche. La bâtisse a l'air abandonnée. Néanmoins, Jeanne frappe à la porte, appelle ses parents. Rien. Un coup

d'œil par la fenêtre de la cuisine lui montre des bols installés sur la table, le pichet de café à côté, et du pain grignoté par des souris. Ils ont dû partir précipitamment, pense-t-elle, par peur des représailles. Elle regarde dans la boîte aux lettres s'ils ont pensé à lui laisser un mot. Il n'y a pas de courrier, comme si celui-ci avait été ramassé régulièrement.

– Viens, Jeanne. Ce sera difficile d'en savoir plus aujourd'hui, dit Léon en la poussant doucement vers la rue.

Elle soupire. Reprendre son poste à l'hôpital de campagne, continuer le combat, faire reculer les Allemands, voilà ce à quoi il faut s'atteler.

Demain, gagner la guerre. Et enfin, vivre pleinement leur amour.

Fin

L'AUTRICE...

Florence Cadier

VOTRE SOURCE D'INSPIRATION ?

"Enfant, j'ai entendu mes parents et ma grand-mère ambulancière à la Croix-Rouge raconter la Seconde Guerre mondiale. J'étais fascinée par ce que l'on me transmettait, je tremblais de peur en les écoutant. Je les ai admirés pour leurs actes de résistance : mon père et mon grand-père ont fait partie d'un réseau à Orléans, ma grand-mère apportait de l'aide aux détenus dans les camps et les hôpitaux."

QU'AUURIEZ-VOUS FAIT EN 1944 ?

"Qu'aurais-je fait à la place de Léon et Jeanne ? Résister, dire non, prendre des risques ? Aujourd'hui, je pense qu'il faut refuser fermement, d'une manière non violente, toutes les injustices. Dénoncer, parler, manifester et rejeter l'inacceptable."



REIZ-DORNIKZ

3 HISTOIRES DE RÉSISTANCE

- CHARLES, 1943, de Florence Médina (Poulpe fictions)
- LA GUERRE DE CATHERINE, de Julia Billet (l'école des loisirs)
- LES ENFANTS DE LA RÉSISTANCE, une BD de Benoît Ers et Vincent Dugomier (Le Lombard)

